

thoraciques graves ; il avait même été très-sérieusement malade, il y a quelques années ; mais depuis lors sa santé n'avait plus été troublée. Un jour, ce jeune homme ressentit une douleur dans la poitrine, et il me pria de lui donner un conseil. Cela se passait à l'hôpital de sir Patricke Dun, après ma leçon, en présence de quelques étudiants et du docteur Law. Or, les assistants ne furent pas peu surpris de voir le malade ouvrir sa chemise et repousser son sternum d'avant en arrière vers la colonne vertébrale, de manière à convertir la paroi thoracique antérieure en une cavité allongée et profonde, dont le fond était occupé par l'os déplacé. Telle avait été la rapidité de ce mouvement, telle était la déformation de la poitrine, que tous les spectateurs furent frappés d'épouvante ; nous craignons tous que ce malheureux jeune homme ne se fût grièvement blessé.

La portion du thorax qui présentait cette étrange mobilité comprenait le sternum en totalité, à l'exception d'une hauteur de deux pouces à partir du bord supérieur ; elle s'étendait latéralement jusqu'à la ligne chondro-costale, formant ainsi un triangle à surface très-étendue. Le sternum était si sensible au toucher, que le malade, pour le porter en arrière, était obligé d'exercer la pression de chaque côté de l'os. Lorsque le refoulement du sternum était au maximum (deux pouces environ), les mouvements du cœur et du poumon étaient considérablement gênés : aussi le pouls était-il très-affaibli. Outre sa douleur sternale permanente, ce jeune homme éprouvait de fréquents accès de palpitation. Il avait la poitrine en ormalement développée ; mais depuis quelque temps il avait le dos voûté, parce qu'il se tenait constamment penché en avant, pour calmer ses souffrances. Aucune autre portion du squelette ne présentait de ramollissement.

La seule affection qui me paraisse offrir quelque analogie avec celle-là, c'est le ramollissement des os du pelvis chez la femme : cette lésion donne lieu à une déformation complète du bassin, et elle est accompagnée, pendant des mois et même des années, de douleurs extrêmement vives.

SOIXANTE-NEUVIÈME LEÇON.

DE L'INSOMNIE DANS LES MALADIES.

Des causes de l'insomnie. — Elle est quelquefois l'avant-coureur de la folie.

Gravité de l'insomnie dans l'ictère. — Traitement. — Règles de l'administration des narcotiques.

Insomnie du *delirium tremens*, — du typhus fever. — Emploi de la solution de chlorhydrate de morphine. — Avantages des lavements opiacés.

Insomnie du *delirium traumaticum*. — Insomnie produite par les vésicatoires. —

Insomnie des hypochondriaques et des hystériques. — Emploi des lotions froides sur la tête. — Usage externe des narcotiques. — Formule d'un emplâtre.

Insomnie persistante. — Elle est souvent causée par de la dyspepsie.

MESSEURS,

L'insomnie est une manifestation bien singulière de l'état de maladie, mais elle ne lui appartient pas exclusivement ; les chagrins, les soucis, les inquiétudes morales et intellectuelles en sont une cause aussi commune que puissante. Souvent, hélas ! l'infortuné patient passe de longues et douloureuses nuits à chercher un repos qui le fuit, et l'insomnie déjoue tous les efforts de la thérapeutique. Je ne veux point passer successivement en revue toutes les influences qui peuvent amener cet état, je veux simplement vous signaler les faits les plus intéressants au point de vue pratique.

Il est une forme d'insomnie qui est souvent le signe précurseur de la folie : cette variété a été parfaitement décrite par le docteur Adair Crawford. Dans les cas de ce genre, l'absence de sommeil est accompagnée des symptômes bien connus de l'aliénation mentale commençante, et le traitement n'est autre que celui qu'on emploie d'ordinaire contre la folie imminente ; il comprend, outre les agents de la matière médicale, toute la classe des moyens moraux. Je ne m'arrête pas da-

vantage sur ce sujet; sachez seulement que l'opium à doses progressivement croissantes jusqu'à production du sommeil, est le remède qui a paru le plus efficace au docteur Crawford.

Nous avons eu dans notre service un vieillard atteint d'ictère, qui a passé plusieurs nuits sans dormir un seul instant. Les phénomènes ictériques commençaient à s'amender lorsque cette insomnie est apparue, et j'ai appelé votre attention sur ce fait, parce que le médecin doit constamment se préoccuper des désordres nerveux qui surviennent dans le cours d'un ictère. Souvent les individus affectés de jaunisse dorment beaucoup trop, et, dans ces cas-là, il n'est pas rare de voir éclater des convulsions bientôt suivies d'un coma, sinistre avant-coureur de la mort. Sir Henry Marsh, le premier, a signalé l'issue presque constamment fatale des ictères compliqués de convulsions; je n'ai vu, pour ma part, qu'un seul cas de guérison: c'était chez un gentleman atteint d'ictère et d'hépatite avec une augmentation considérable du volume de l'organe; il avait en outre de l'anasarque et de l'ascite. Ce malade, qui était soigné par le docteur Osborne et par moi, a eu au moins une douzaine d'accès convulsifs suivis de coma. Lorsqu'il revenait à lui, cet homme n'avait plus de mémoire, et il était dans un état d'hébétude à peu près complet. Des applications répétées de sangsues au niveau de l'hypochondre droit, des purgatifs énergiques et une mercurialisation puissante ont fait disparaître tous ces accidents, et la guérison a eu lieu, lente, mais définitive. Le docteur Griffin (de Limerick) a publié quelques observations du même genre dans le *Dublinmedical Journal*. En résumé, messieurs, et c'est là le fait que je désire graver dans votre esprit, dans le cours d'un ictère, les manifestations nerveuses anormales réclament toute votre sollicitude.

Chez le vieillard de notre service, l'ictère était la conséquence d'une hépatite. Nous avons eu recours aux sangsues, aux vésicatoires, aux mercuriaux, et au bout de quelques jours les matières alvines avaient été de nouveau colorées par la bile; l'état général du malade était aussi plus satisfaisant; néanmoins l'ictère persistait, et c'est à ce moment-là que nous avons observé de l'agitation, de l'irritabilité; puis cet homme a complètement perdu le sommeil. Ce nouveau symptôme était accablant pour le malade, et il pouvait avoir une influence très-fâcheuse sur l'affection primitive: nous devons donc nous en préoccuper sérieusement. L'évacuation de l'intestin était la première indication à remplir. Je prescrivis une potion purgative contenant 5 onces d'in-

fusion de séné, une demi-once de sulfate de magnésie, une drachme (4 grammes) de teinture de séné, et un scrupule (1^{er},30) d'électuaire de scammonée (1). Je voulais purger énergiquement, et j'administrai ensuite un narcotique puissant. Lorsque, dans un ictère dépendant d'une affection hépatique, vous avez réussi à produire des selles bilieuses, vous ne devez jamais négliger d'administrer un purgatif énergique tous les deux ou trois jours, et cela pendant dix ou quinze jours; cette pratique a pour but de prévenir les rechutes. C'est dans ces cas-là que l'eau de Cheltenham vous donnera d'excellents résultats (2); les malades doivent en prendre tous les jours pendant trois ou quatre semaines, à partir du moment où la coloration normale des selles est rétablie. L'excitation causée par le purgatif détermine dans l'intestin un flux biliaire abondant, qui fait disparaître la congestion du foie. Ainsi est emportée, selon l'expression populaire, la lie de la maladie, et la guérison est à la fois plus prompte et plus complète. Cette méthode de traitement est d'ailleurs excessivement simple, et je vous conseille de n'en pas employer d'autres dans les cas de ce genre.

Puisque j'ai parlé de potions purgatives, j'ai une autre recommandation.

(1) *Électuaire ou confection de scammonée.*

℞ Scammonée pulvérisée.	1 once $\frac{1}{2}$ = 48 grammes.
Clous de girofle écrasés.	} àà 6 gros = 24
Gingembre pulvérisé.	
Huile de carvi.	$\frac{1}{2}$ once fl. = 12
Sirop de roses.	q. s.

Réduisez ensemble les substances sèches en une poudre très-fine, et conservez cette poudre. Au besoin, on ajoute le sirop et l'on broie, puis l'huile de carvi, et l'on mêle bien le tout ensemble. (*Pharmacopée de Londres.*)

Teinture de séné.

℞ Séné.	3 onces $\frac{1}{2}$ = 112 grammes.
Carvi écrasé.	3 gros $\frac{1}{2}$ = 14
Cardamome écrasé.	1 gros = 4
Raisins secs.	5 onces = 160
Esprit faible.	2 pintes = 950

Faites macérer pendant quatorze jours et filtrez. (*Ibid.*)

(2) *Eau de Cheltenham saline.*

℞ Sulfate de soude.	1gr,50
— de magnésie.	1gr,15
Chlorure de sodium.	2gr,50
Eau.	500 grammes.

(*Redwood, Gray's Dispensatory.*)

(Notes du Trad.)

dation à vous faire : il faut prescrire l'infusion de séné à une dose plus considérable que celle qu'on donne d'habitude : autrement vous ne serez pas certains d'obtenir un effet énergique. Les infirmiers, qui ont beaucoup vu, et qui ont, par cela même, une grande expérience, connaissent parfaitement ce détail de thérapeutique ; et lorsqu'ils ont à donner une infusion de séné, ils en administrent toujours une pleine tasse à thé ; ils en font prendre ainsi de 4 à 6 onces à la fois ; et j'ai constaté maintes fois que, de cette façon, l'action du remède est plus efficace. Je suis convaincu que, dans la pratique ordinaire, le mode d'administration de cet excellent purgatif est très-défectueux ; on en donne une trop petite quantité à la fois : aussi il faut répéter cette dose à plusieurs reprises, et cette manière de faire expose aux nausées et aux coliques. Toutes les fois donc que vous voulez obtenir un effet purgatif marqué, je vous recommande de donner l'infusion de séné à la dose de trois à six onces. Dans les affections chroniques, M. Kirby fait prendre les mixtures purgatives le soir, au moment du coucher ; il assure que l'action du médicament est plus douce et moins irritante lorsque le malade reste tranquillement endormi jusqu'au moment où il éprouve le besoin d'aller à la selle.

Revenons à notre ictérique. Après que la purgation eut produit quatre selles copieuses, j'ai fait prendre au malade, vers la fin de la soirée, huit minimes (3^{sr}, 20) de gouttes noires. Lorsque je donne des opiacés dans le but de ramener le sommeil, j'ai toujours la précaution de suivre la règle qu'a formulée un illustre médecin de Dublin, le docteur M'Bride. Il faut choisir, pour administrer le narcotique, le moment de la disposition naturelle au sommeil ; ce moment varie, vous le concevez, avec la condition et les habitudes des individus. Toutes les fois donc que vous voulez combattre l'insomnie qui accompagne certains états constitutionnels, la fièvre hectique, par exemple, informez-vous tout d'abord de l'heure à laquelle votre malade s'endormait d'ordinaire, et donnez votre narcotique une ou deux heures avant ce moment-là. C'est entre trois et cinq heures du matin que le besoin du sommeil se fait sentir avec le plus de puissance ; c'est à ce moment-là, vous le savez, que les sentinelles s'endorment sous les armes : aussi est-ce l'heure qu'on a choisie de tout temps pour l'attaque des camps et des villes fortes. Cette tendance périodique au sommeil est très-facile à constater chez les malades atteints de fièvre hectique, quelle que soit d'ailleurs la cause de cet état morbide. Tourmentés par l'insomnie et par la toux, ces malheureux s'agitent dans leur lit jusqu'à trois ou quatre heures du matin :

alors un sommeil bienfaisant vient clore leurs paupières, et les délivrer pour quelques instants des souffrances qu'ils endurent. Si donc vous donnez l'opium au commencement de la nuit, l'effet du médicament ne coïncide pas avec l'effort de la nature, et vous ne réussissez pas à faire dormir votre malade ; si, au contraire, vous administrez le narcotique à une heure déjà avancée de la nuit, il commence à exercer son influence soporifique au moment même où le patient, épuisé, va enfin s'endormir, et ces deux conditions réunies ont pour résultat un sommeil profond, tranquille et réparateur. Grâce à cette règle bien simple, j'ai souvent réussi à triompher de l'insomnie, alors que divers narcotiques avaient échoué, ou avaient même ajouté au malaise et à l'agitation du malade.

Lorsque vous avez ramené le sommeil au moyen de l'opium, vous ne devez pas vous contenter de ce premier résultat ; il faut continuer votre médication jusqu'à ce que vous constatiez une tendance constante au sommeil à certaines heures déterminées. Pour cela, donnez l'opium pendant cinq ou six nuits de suite ; et si l'insomnie s'est montrée opiniâtre, administrez les narcotiques pendant plus longtemps encore, et sans en diminuer les doses. Je ne parle point en ce moment de l'insomnie qui accompagne l'hectique confirmée et certaines maladies incurables ; celle-là exige un traitement tout particulier, souvent même on est obligé de mettre successivement en œuvre toutes les ressources de la thérapeutique. J'ai en vue cette forme d'insomnie qui est si fréquente à l'époque de la terminaison des maladies aiguës : dans ce cas-là, vous devez toujours continuer l'opium pendant un certain temps, alors même que vous avez réussi une première fois à ramener le sommeil. Ne craignez point que votre malade s'accoutume aux opiacés, et que votre traitement ait une influence fâcheuse sur sa constitution ; un sommeil calme et réparateur est sans contredit le meilleur moyen de hâter la convalescence et le retour de la santé : par conséquent, vous n'aurez pas à prolonger longtemps l'usage du médicament.

L'insomnie est un des symptômes les plus saillants du *delirium tremens*. Nous en avons eu dernièrement un exemple dans nos salles : le malade nous était arrivé dans un état d'irritabilité nerveuse très-prononcé, et il avait complètement perdu le sommeil. Ces symptômes existaient déjà depuis quelque temps, et ils avaient été déterminés comme d'ordinaire par des excès alcooliques suivis d'une période de sobriété absolue (chez les Irlandais, cette abstinence est toujours le résultat de la nécessité ou d'un accident). Vous avez pu constater les

bons effets que nous avons obtenus chez cet homme au moyen du tartre stibié uni à l'opium; vous avez vu sous l'influence de cette médication l'insomnie disparaître sans retour.

Il est une autre variété d'irritabilité nerveuse dont je veux vous dire quelques mots. On l'observe le plus souvent chez des individus qui usent libéralement des boissons alcooliques, sans cependant en faire excès; il y a là, si je puis ainsi dire, l'ombre du *delirium tremens*. C'est chez les hommes arrivés à la période moyenne de la vie qu'on observe ordinairement cet état particulier du système nerveux. Sans éprouver des douleurs bien caractérisées, sans perdre leur embonpoint, ces individus finissent par avoir une santé profondément altérée; ils ont des nausées et des envies de vomir le matin; ils perdent l'appétit, leurs digestions sont troublées; de plus, ils souffrent d'une irritabilité nerveuse excessive, et ils sont en proie à l'insomnie. Ce dernier symptôme est le plus pénible de tous: le malade se plaint de n'avoir pas un instant de sommeil tranquille; il reste éveillé pendant des nuits entières; et lorsqu'il s'endort, son sommeil est troublé par des cauchemars, ou interrompu par le plus léger bruit. Quel traitement opposerez-vous à cet état anormal? Je puis vous enseigner un remède excellent; je l'ai souvent employé; et d'après les résultats qu'il m'a donnés, je vous le recommande avec la plus entière confiance. C'est une mixture composée de teinture de colombo, de quassia, de gentiane, de quinquina (1 once de chaque), à laquelle j'ajoute 1 grain ou même 2 grains de morphine. Les militaires et tous les hommes qui ont fait un long séjour aux Indes emploient une mixture composée, fort analogue à la mienne. Dans ce pays, par suite de la chaleur du climat et des habitudes d'intempérance, l'énergie de l'estomac s'affaiblit, le système nerveux devient plus irritable; on observe, en un mot, sous une forme très-atténuée, les symptômes qui caractérisent le *delirium tremens*. Vous avez remarqué sans doute que je fais entrer dans ma potion plusieurs toniques: ainsi associés, ils sont plus efficaces que lorsqu'on les administre isolément; j'y joins un narcotique qui a la propriété d'apaiser l'excitation nerveuse sans troubler les fonctions intestinales. Je fais prendre tous les jours trois ou quatre petites cuillerées de cette mixture, et je la donne une heure avant le repas: c'est le moment le plus opportun. Cette préparation fait disparaître les nausées, elle fortifie l'estomac, apaise l'irritabilité nerveuse et ramène le sommeil; si vous avez soin en même temps de soumettre vos malades à un régime convenable et de veiller à la régularité des fonctions intestinales, vous obtiendrez avec

ce traitement d'excellents résultats. Dans certains cas, les douches tièdes sont un adjuvant très-utile.

Dans le typhus fever, l'insomnie est souvent opiniâtre, et elle n'est pas sans danger. Vous avez pu vérifier cette assertion chez le jeune garçon qui est couché dans notre petite salle des fiévreux, à côté de ce malade qui est atteint d'un rhumatisme articulaire. Ce garçon avait un typhus bénin, sans aucun phénomène grave; c'est à peine si nous le regardions à notre visite, et il avait atteint sans aucun traitement le moment de la convalescence, lorsqu'il perdit le sommeil; il passa alors plusieurs nuits de suite sans pouvoir dormir un seul instant. J'ai d'autant plus à cœur d'appeler votre attention sur ce fait, que nous avons essayé inutilement de plusieurs moyens de traitement, avant de mettre la main sur un remède efficace. Il ne sera donc pas inutile de vous faire connaître les motifs qui nous ont guidé dans notre thérapeutique.

Nous avons donné d'abord, comme dans l'ictère, un purgatif que nous avons fait suivre d'une dose assez considérable de gouttes noires. L'insomnie ne fut point modifiée. Nous avons recommencé ce traitement une seconde et une troisième fois; même insuccès. Je vous ai dit alors que j'avais souvent constaté les bons effets du tartre stibié uni à l'opium dans le *delirium tremens*, lorsque l'opium seul n'avait pas réussi à ramener le sommeil, et j'ai ajouté qu'il me paraissait convenable d'essayer de cette combinaison. Je vous ai rappelé en même temps que j'attribue aux antimoniaux un effet narcotique bien marqué: j'ai vu bien souvent, en effet, l'insomnie du typhus fever et du *delirium tremens* céder à l'antimoine, administré sous forme d'émétique ou de poudre de James. Nos prédécesseurs avaient très-fréquemment recours aux préparations stibiées dans le traitement des fièvres, et s'ils agissaient ainsi, c'est qu'ils avaient constaté, par expérience, les résultats avantageux de cette médication. Mais il est de mode aujourd'hui de décrier leur pratique, et je crois que, dans cette circonstance au moins, c'est parfaitement à tort.

Toutefois, chez notre malade, l'émétique uni à l'opium n'a pas pu triompher de l'insomnie. Ayant échoué de la sorte, nous avons eu recours à la solution de chlorhydrate de morphine; cette préparation, qui a été proposée d'abord par le docteur Christison, fait aujourd'hui partie des médicaments officinaux de la Pharmacopée d'Édimbourg. Elle est égale en force au laudanum, et elle présente des avantages incontestables. Remarquez tout d'abord que par cela même que cette

solution est équivalente au laudanum, nous n'avons pas besoin d'apprendre et de retenir de nouvelles doses ; d'autre part, tout en produisant des effets narcotiques certains, le chlorhydrate de morphine n'a pas d'action astringente sur les intestins, et il ne détermine pas de congestion céphalique aussi souvent que le laudanum. Je dis aussi souvent, parce qu'on rencontre de temps en temps quelques malades chez lesquels la solution de morphine produit une céphalalgie intense. Dans le cas actuel, j'ai prescrit cette solution à la dose de quinze gouttes toutes les six heures, de manière à en faire prendre soixante gouttes par jour ; j'ai continué ainsi pendant quarante-huit heures sans obtenir le moindre résultat. C'était, vous ne l'avez pas oublié, notre troisième insuccès. Nous avons alors suspendu tout traitement pendant un jour, puis nous avons fait une autre tentative ; elle a été plus heureuse. Nous avons fait donner un lavement purgatif ; et lorsque l'effet en a été terminé, nous avons fait administrer un lavement opiacé composé de 4 onces de mucilage d'amidon et d'une demi-drachme (2 grammes) de laudanum. Peu de temps après, le malade s'est endormi, et il ne s'est réveillé que le lendemain matin. La nuit suivante, on a répété le lavement opiacé avec le même succès : dès lors, rien n'a entravé la convalescence, et notre jeune garçon est aujourd'hui en parfaite santé.

Ici donc, messieurs, et le fait vaut assurément la peine d'être signalé, l'opium donné en lavement a réussi à ramener le sommeil, quoiqu'il eût complètement échoué lorsque nous l'avions administré par la bouche. C'est le baron Dupuytren qui, le premier, a fait cette observation importante : il nous a appris que les narcotiques, appliqués sur la muqueuse rectale, exercent sur le système nerveux une influence aussi grande, sinon même plus puissante, que lorsqu'on les fait ingérer dans l'estomac. Il a vu et il a enseigné que, dans le *delirium traumaticum* et le *delirium tremens*, une petite dose d'opium en lavement est bien plus efficace, pour apaiser l'excitation nerveuse, qu'une quantité, même plus considérable, administrée par la bouche. J'ai constaté bien souvent la parfaite exactitude de ces assertions.

Voici deux faits qui vous permettront d'apprécier l'utilité et la supériorité réelles de cette pratique.

Un chirurgien âgé de trente ans entrant, le 8 février dernier, à l'hôpital de sir Patrick Dun ; il était arrivé aux dernières limites de l'émaciation : véritable squelette, il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes ; sa figure n'était pas aussi altérée, aussi diaphane qu'on eût pu le

supposer d'après l'amaigrissement extraordinaire du corps et des membres. Ce malheureux ressemblait, sous tous les rapports, au *squelette vivant* qu'on a fait voir, il y a quelque temps, en France et en Angleterre. D'ailleurs, cet homme n'avait pas de fièvre ; les fonctions digestives paraissaient normales ; la respiration était naturelle ; il n'y avait pas de toux, pas de céphalalgie. A quoi donc fallait-il rapporter l'amaigrissement progressif et la débilité croissante de ce malade ? En partie à ses souffrances passées, mais surtout à l'abus de deux médicaments : le mercure et l'opium.

Je puis en quelques mots vous raconter cette histoire. J. B... avait souffert, à plusieurs reprises, de la goutte et de la gravelle. Il y a trois ans, il a contracté un chancre et un bubon, qui ont guéri sous l'influence du mercure ; six mois plus tard, à la suite d'un refroidissement, il a été pris d'inflammation multiple des grandes et des petites articulations, et de périostite mercurielle. Les arthrites n'ont point cédé au traitement ordinaire, et à plusieurs reprises le malade a été remis au mercure. Les douleurs et l'insomnie auxquelles il était en proie le contraignirent bientôt à renoncer à ses occupations, et il tomba dans une horrible misère. Dès lors sa constitution s'est altérée de jour en jour ; une éruption est apparue, qui ressemblait, sous tous les rapports, aux formes bénignes du *rupia prominens*, et une ulcération, qui avait débuté par la narine gauche, a complètement détruit les cartilages du nez, de sorte que l'organe s'est affaissé. D'après les renseignements que nous donne le malade, il paraît que plusieurs os spongieux ont été atteints ; sur le frontal, la périostite a évidemment produit une exfoliation considérable, mais la cicatrisation est complète aujourd'hui ; il n'y a pas d'ulcération dans la gorge, les gencives sont saines, la langue est nette et humide ; la soif et l'appétit sont naturels, les selles sont régulières ; mais le *rupia* persiste, les affections articulaires ont pris un caractère de chronicité ; la faiblesse est extrême, et depuis deux ans ce malheureux ne peut dormir que lorsqu'il a pris une dose considérable d'opium.

Lorsqu'il a commencé à faire usage de ce médicament, c'était pour calmer ses douleurs ; aujourd'hui il ne peut dormir que lorsqu'il est complètement narcotisé, et il lui est souvent arrivé de prendre dans une journée deux onces de la solution de Battley. L'opium à doses élevées a une action laxative sur l'intestin, et dans ce cas il ne détermine ni maux de tête, ni soif, ni nausées ; la langue ne devient pas